

re qui la jûlissait encore... Du haut de l'aliyah, où il était monté pour prier, Gamaliel la regardait partir....

C'était un matin calme et clair. Dans ces climats privilégiés, l'hiver se perd, presque sans transition, dans la douceur du printemps ; c'était un de ces jours de cristal où la lumière elle-même semble plus transparente, plus légère. Une brume imprécise noyait l'horizon de collines grâtres, adoucissait les angles, donnait à la terre aride une douceur de lointain vapoureux. Suzanne marchait lentement, sentant son âme en harmonie avec cette fraîcheur d'aurore, et suivant son grand rêve intérieur sans parler, presque sans voir.

Elle franchit ainsi les deux milles qui la séparaient de Béthanie, ayant à la fin la hâte et la crainte d'arriver, ne sachant comment elle aborderait le Maître, ni si elle oserait lui parler. A leurs rares rencontres elle avait bien compris qu'il lui était impossible d'ouvrir les lèvres. Aujourd'hui la pensée de le sauver lui donnait un peu plus d'assurance. Elle se disait qu'elle lui répéterait les mots harmonieux de Gamaliel et des paroles des psaumes, celles du Hallel surtout : " Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, " pour être moins indigne qu'il l'écouterait. Et cette préparation enfantine l'apaisait, lui criait l'illusion de se sentir moins loin de lui. Mais lorsqu'elle arriva à la porte de Lazare, un brusque accès de timidité la saisit. Elle murmure, en se tournant vers Sarah : " Je n'ose plus, " et, un moment elle resta ainsi hésitante sur le seuil. Mais bien des gens passaient le long de la route, et leurs regards curieux la gênaient encore davantage. Elle fit un grand effort et, franchissant la première cour, elle entra.

La maison lui était devenue familière. Déjà Suzanne pénétrait à travers la galerie étroite, dans la grande salle à fleur de sol, la salle des festins et des réunions de famille, lorsqu'elle croisa Marie, sœur de Lazare... En l'apercevant, Suzanne rougit légèrement. Marie portait le voile rayé d'or que la jeune fille lui avait tendu dans la cemeure de Simon le pharisien. Marie vint à elle, le visage radieux :

— Ce sont des journées si heureuses ! dit-elle. J'ai voulu y rassembler tous les souvenirs qui me sont chers. Et dès que j'ai relevé le voile de deuil — vous savez avec quel élan de joie — le vôtre ne m'a plus quittée. Marthe a raconté au Maître dans que les circonstances vous me l'avez donné, et il a répondu pour vous la parole prophétique : " Et moi, je porterai sur ta tête une couronne d'allégresse. "

— Qu'il est bon ! dit Suzanne cor face. Mais il ne savait peut-être pas que, dès cette heure lointaine, je vous aimais.

— Il le savait ! Ne croyez-vous pas qu'il sait tout ? demanda Marie en souriant. Mais il m'a retirée de si bas, — et vous avez été, la première, toute pleine de pitié pour moi !

— Parez-vous que je pourrai le voir ? interrogea timidement Suzanne. Je suis chargée pour lui d'un message de Gamaliel. C'est très grave. Mon frère démirerait que je puisse lui parler en particulier.

Marie l'entraîna vers elle, à travers la seconde cour intérieure, ses appartements et ceux de Marthe, jusqu'au jardin :

— Le Maître est là, dit-elle. Vous pouvez aller, Lazare le quitte à l'instant.

— Tout de suite ? Sans le prévenir ? demanda Suzanne, se serrant plus près d'elle. Il sera surpris de ma hardiesse, peut-être. Il ne me connaît pas.

Marie eut un sourire indulgent de cœur aîné :

— Jésus n'est pas comme nos docteurs ou nos maîtres. Il ne repousse jamais personne. Il nous appelle tous. Allez avant que la fure arrive.

Le soleil était maintenant très haut à l'horizon. Il brouillait d'une clarté intense le jardin de palmiers, de lauriers et de ces merveilleuses roses fleurissant en toute saison. Deux ou trois cycomores, toujours verte, étendaient leurs troncs énormes, faisant de leurs branches une sorte de berceau. Quelques cyclamens commençaient à paraître. Ces fleurs trop précoces avaient un charme de grâce fragile. Le jardin précédait celui, plus élevé où était le sépulcre. Il était plus chaud et plus abrité. Suzanne ne se souvenait pas d'y être venue, car tout lui était nouveau. De hautes palissades de lis à peine